

Histoire

DÉFENSE HÉROIQUE

DU

FORT DE VERCHERES

I

Si notre histoire compte à peine quelques siècles d'existence, elle ne renferme pas moins, comme celle des anciennes nations, un grand nombre de faits héroïques qui l'ont illustrée et qui lui vaudront dans les annales des peuples des pages immortelles.

Le récit de l'établissement de la colonie est rempli, en effet, d'actes de courage et de dévouement presque inouïs. Chaque page est scellée du sang des martyrs ou marquée du cachet d'un patriotisme qui n'a peut-être jamais été surpassé par les héros de l'antiquité.

Mais parmi tous ces traits, il en est peu d'aussi étonnants que le fait suivant attribué par nos historiens à la jeune Dlle Marie Madeleine de Verchères.

Avant de commencer ce récit, il ne sera peut-être pas hors de propos de jeter un coup d'œil rapide sur les mœurs et les usages de ce temps parmi les naturels du pays.

Tout le monde sait ce qu'étaient les sauvages Iroquois. Robustes, braves, sanguinaires, ils s'étaient rendus redoutables à toutes les autres tribus indiennes et avaient acquis sur elle une espèce de souveraineté. Après avoir écrasé les peuplades qui leur portaient ombrage, ils s'étaient formés en une sorte de république où dominait la suprématie de l'âge, de l'habileté et de la perfidie. C'étaient les Spartiates de l'Amérique du Nord. La chasse et la guerre étaient leurs seuls moyens d'existence, et leurs rares vieillards formaient chez eux ce qu'ils appelaient le conseil des Sages.

Ce peuple révérait le Grand-Esprit ; il avait ses manitous et ses jongleurs, et l'on sait combien ces objets de superstition étaient sacrés pour eux.

L'arrivée des Français en Canada avait été pour ces barbares un coup de foudre. Leur férocité surexcitée

se reveillant plus terrible que jamais, ils avaient juré d'exterminer les nouveaux venus ; et dès ce moment tout fut par eux mis en jeu pour perdre la colonie. Vingt fois le flambeau de la guerre s'était allumé ; vingt fois le calumet de paix avait été échangé, les serments les plus solennels avaient été jurés, les traités les plus saints conclus. Mais à la première occasion tout était oublié de leur part ; ils tombaient à l'improviste sur les paisibles habitants des campagnes, sur les bourgades, sur les forts, pillant, brûlant, égorgeant, scalpant tout ce qui se rencontrait sous leurs mains ; et en même temps plus prompts que l'éclair, dès que leur coup était fait, un clin d'œil les voyait disparaître. En effet, dépourvus qu'ils étaient des moyens de défense de leurs adversaires, ils ne savaient employer contre eux qu'une guerre de surprise, de fourberie et de trahison. Telles étaient les mœurs de ces féroces tribus.

Vers le mois de septembre 1690, avait eu lieu, au fort de Verchères, un combat opiniâtre entre les Iroquois et les Français. Ceux-ci avaient terrassé les barbares, et terrassé leur chef, un de leurs plus braves guerriers. Aussi, les sauvages résolurent-ils de venger sa mort à tout prix. Mais selon l'usage consacré chez eux, il fallait pour cela prendre conseil des vieillards. Ils se rassemblèrent donc au milieu d'un vallon environné de collines et de bois épais. C'est là qu'était la demeure mystérieuse du chef des devins, le grand interprète du désert. Il est à l'entrée de sa tente ; son regard est perçant, sa contenance pleine de fierté et de vigueur, et quoique dans un âge très avancé, sa chevelure est noire comme l'ébène. D'un geste, il impose silence à la multitude et tous se tiennent devant lui dans l'attitude du respect. Bientôt le plus ancien des chefs s'avance et s'inclinant devant lui :

« Vénérable interprète du grand Esprit, lui dit-il, tu partages notre haine contre l'étranger établi dans nos bois ; tu connais son audace et ses entreprises impies. Tu as entendu le cri du sang de nos frères et celui de la vengeance qui bouillonne au cœur de nos guerriers.

A peine avait-il achevé ces derniers mots que la foule entière pousse une clameur féroce, répétée au loin par les forêts et les montagnes.

« Sage interprète, poursuit le chef, tu le vois, tu n'en peux plus douter, le peuple Iroquois veut combattre ; il veut s'enivrer du sang de l'étranger ; parle et dis-nous quelle est la volonté du Grand Esprit ; dis-nous aussi quel sera le sort de nos armes ?

« Braves défenseurs du pays, je vous salue, répondit le Devin, j'accède à votre demande et je vais consulter les

Esprits." Il dit et s'enferme dans sa tente.

Tout à coup un bruit sourd et lugubre se fait entendre, bientôt après, un cri perçant, et la demeure toute entière du Devin tremble comme un roseau agité par la tempête. La troupe impatiente attend la décision des Esprits.

Enfin, il reparait, l'air terrible, les yeux étincelants, la bouche écumante, le corps tout couvert de meurtrissures, et d'une voix forte et sonore il proclame la guerre.

La guerre ! la guerre ! s'écrie alors toute la troupe. On entend l'hymne de guerre que l'écho répète sur les collines et jusqu'au fond des forêts !

REFRAIN.

[les !]
A nos bras que faut-il ? Du sang ! des funérails !
Mort et destruction au toit de l'étranger ,
[taillies !]
Et si nous succombons sur le champ des batailles,
Amis, ne pleurez pas ; songez à nous venger

C'est déjà trop d'offense :
Nos Wigwams ruinés
Et nos bois dévastés
Crient partout vengeance.
Parmi nous point de lâche !
Plus de colliers de paix !
Plus de doux calumets !
Mais la flamme et la hache.

REFRAIN.

[raillies !]
A nos bras que faut-il ? Du sang ! des funérails !
Mort et destruction de l'étranger ,
[taillies !]
Et si nous succombons au champ des batailles,
Amis, ne pleurez pas ; songez à nous venger

Les os de nos amis
Blanchissent sur la terre ;
Il faut calmer leurs cris !
Il faut les satisfaire.
Tant que l'eau coulera,
Qu'au ciel luiront les astres,
Tant que l'herbe croîtra,
Étendons les désastres.

REFRAIN.

[les !]
A nos bras que faut-il ! Du sang ! des funérails !
Mort et destruction au toit de l'étranger ,
[taillies !]
Et si nous succombons sur le champ des batailles,
Amis, ne pleurez pas , songez à nous venger.

Semant mort et ravage
Que le dur tomawac
Do sang et de carnage
Rougissoit notre lac.
Faisons trembler la terre,
Et d'un pas triomphant,
Répétons en chantant
Notre défi de guerre.

REFRAIN.

[raillies !]
A nos bras que faut-il ! Du sang ! des funérails !
Mort et destruction au toit de l'étranger ;
[taillies !]
Et si nous succombons sur le champ des batailles,
Amis, ne pleurez pas , songez à nous venger